

# L'ÉGALITÉ



QUELQUES MOTS AUX TRAVAILLEURS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

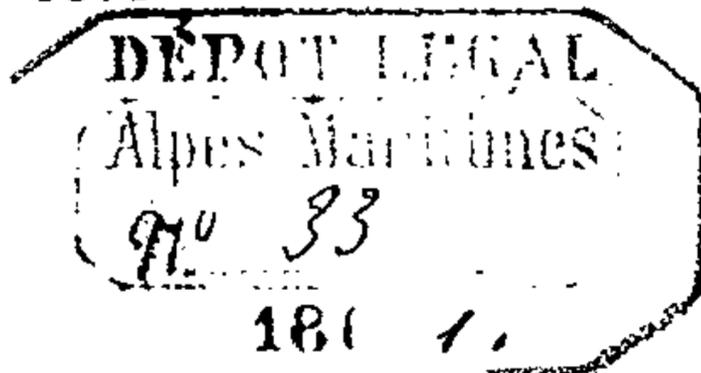


NICE

TYPOGRAPHIE V.-EUGÈNE GAUTHIER ET COMPAGNIE

Descente de la Caserne, 1.

1871



# L'ÉGALITÉ

---

— Vive la liberté !

— Non ; vive l'égalité ! avec ta liberté, les riches écrasent les pauvres. Capitaux, amis, sciences, ils mettent tout en œuvre pour grossir leur fortune ; comme les uns ne peuvent manger plus sans que les autres mangent moins, il arrive que ceux-ci meurent d'indigestion, ceux-là de faim ; tandis qu'avec l'égalité on se partagerait le morceau. Quand tout le monde s'aide, dit-on, personne ne se crève. Vive l'égalité !

— Et si je te montrais que l'égalité, au lieu d'en ruiner un, en ruinerait deux ? Au lieu d'abaisser le riche, abaisserait et le riche et le pauvre ?

— Bêtise !

— Ecoute. D'abord tu conviendras que pour égaliser les fortunes il faudrait que l'autorité s'en mêlât ?

— Sans doute ; ce n'est pas le propriétaire qui viendrait offrir au fermier et au locataire de partager.

— Si l'autorité opère et assure la répartition des biens et si chacun se croit assuré de son morceau, personne n'aura plus d'inquiétude, ni pour lui, ni pour les siens ?

— C'est précisément ce qu'il faut !

— Nous allons voir. Penses-tu que cette sécurité de chacun augmenterait ou diminuerait son activité ? Quand on croit avoir du pain assuré, travaille-t-on plus ou moins ? Si l'on sait qu'on ne peut pas plus s'enrichir que s'appauvrir, ni soi, ni sa famille, et que toutes les économies doivent passer à des étrangers, penses-tu que ce soit un stimulant ou un réfrigérant sur les bras du travailleur ?

— Eh bien ! on se donnerait un peu moins de peine ; quel mal y aurait il là ?

— Le voici. Chacun travaillant moins, la somme à partager serait moindre ; au lieu d'être insuffisante pour les pauvres seuls, elle deviendrait insuffisante et pour les pauvres et pour les riches.

— Oui, mais le gouvernement donnerait...

— Donnerait quoi? Pourrait-il donner autre chose que ce qu'il nous aurait pris? et pourrait-il nous prendre autre chose que ce que nous aurions gagné?

— C'est vrai; je n'y avais pas pensé.

— Donc d'abord le plus parfait partage par les soins de l'Etat amènerait une fausse sécurité; et dès-lors moins de produits et plus de souffrances. Premier point.

— Mais l'Etat élèverait nos enfants, soutiendrait notre vieillesse, soignerait nos maladies.

— Je veux croire à ce miracle et je répète : plus l'Etat voudra faire pour nous, plus nous nous rassurerons; moins nous travaillerons, et moins il y aura à recevoir. Ne vois-tu pas que ce qui stimule notre action, c'est précisément l'incertitude des ressources dans la pauvreté, et l'espoir des jouissances dans la prospérité? Si bien que dans l'état actuel que tu voudrais détruire tout le monde est poussé à produire de ses mains et de sa tête; la masse des biens s'en accroît et donne plus de chances heureuses à chacun. Qui vaut le mieux : la misère commune, ou la richesse inégalement répartie? Qu'on nous donne au lieu de l'égalité de fortune l'égalité de la justice, la liberté,

l'instruction, la paix ; alors l'agriculture, l'industrie, le commerce, devenus prospères, nous fourniront les biens qui nous manquent aujourd'hui. Ce qui féconde l'esprit, ce qui dégourdit les bras, c'est la concurrence ; elle met en action toutes les facultés, toutes les énergies, et voilà pourquoi je veux la liberté. Ce n'est pas tout ; non-seulement l'égalité est insuffisante mais elle est impossible !

— Comment cela ?

— Ecoute. Supposons que l'Etat voulût nous partager également la fortune publique ? Le malade, l'idiot ont-ils les mêmes besoins que les bien portants et les savants ?

— Mais on donnerait à chacun selon ses besoins et ses facultés.

— Bien ; les voilà égaux aujourd'hui ; le seront-ils demain ? La paresse et le travail donneront-ils le même produit ? L'ivrognerie et la tempérance auront-elles les mêmes résultats ?

L'inégalité ne reparaitrait-elle pas le lendemain ? Faudrait-il donc revenir de semaine en semaine rétablir l'équilibre ? J'admets l'impossible, que la France soit un vaste atelier où le gouvernement paye avec équité tous les ouvriers : la ruse, le mensonge, l'habileté ne viendront-ils pas encore enrichir les uns, dépouiller les autres ? On peut bien par-

tager un pain, et dire à deux hommes : Vous en aurez chacun la moitié; mais régler les passions mauvaises, non ! La résistance qu'on leur oppose les irrite; or, les passions, voilà la source profonde de l'inégalité, de la maladie, de la misère et du crime. Donnez-moi des anges à gouverner, ils n'auront pas besoin que je leur fasse leur ration; ils sauront bien se la faire. Mais si vous me donnez des démons à conduire, c'est-à-dire des hommes passionnés, j'aurai beau leur faire leur part, ils s'arracheront encore le morceau de la main.

— Cependant l'égalité est dans notre devise nationale; regarde, c'est imprimé : *Liberté, Egalité, Fraternité.*

— Oui, égalité devant la loi, c'est-à-dire que le même code jugera tous les citoyens. Il n'y aura plus, comme jadis, des tribunaux ecclésiastiques pour les prêtres, des cours des pairs pour la noblesse, et des juges roturiers pour le peuple, mais le même tribunal pour tous. Point de privilèges. Voilà l'égalité promise. Enfin, les places et les grades seront donnés aux plus méritants, riches ou pauvres, et non pas aux courtisans. Voilà la véritable égalité. Mais quant à l'égalité de fortune, jamais homme de bon sens n'y a pensé. Elle n'est pas plus possible que l'égalité de figure chez les femmes, l'égalité d'in-

telligence chez les hommes! Y a-t-il seulement deux feuilles semblables sur un arbre? La différence est partout. C'est un excitant pour chacun à s'élever; or, on ne devient pas les égaux des géants en leur coupant la tête, mais en grandissant soi-même. Pour grandir, il faut manger; pour manger, il faut travailler; pour travailler, il faut la paix, l'ordre, la liberté, surtout la liberté de travailler; Sans travail, point de richesses, alors même que chaque citoyen découvrirait une mine d'or, car l'or ne se mange pas. Ce qui se mange, c'est le pain; le pain vient du blé; le blé du labourage. Comme que tu le retournes, pour manger il faudra toujours travailler.



---

Nice. — Typ. V.-Eugène Gauthier et Compagnie.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
Désinfection 1984  
N° 9624